

S.44. Vivre en Dieu avec nos frères

Pour une vie de sobriété.

L'abstinence ne se prend pas ici seulement pour la vertu qui réprime les excès de la bouche, et qui fait qu'on s'interdit l'usage des aliments nuisibles ou défendus par les lois de l'Eglise. Elle se prend dans le sens le plus étendu, pour l'une des vertus cardinales qui se nomment la tempérance.

Dans ce sens, l'abstinence renferme l'humilité opposée à l'orgueil, la modération opposée à l'avarice, la chasteté opposée au vice de la chair, la douceur opposée à la colère, la tempérance strictement dite opposée à la gourmandise, la bienveillance opposée à l'envie, enfin la diligence et la ferveur opposées à la paresse.

Elle nous éloigne de tout excès vicieux, et comme la justice chrétienne ne peut se pratiquer à moins qu'on ne s'éloigne du vice, il s'ensuit évidemment que la science de cette justice doit d'abord nous diriger et nous porter à la pratique de l'abstinence. Sans cette vertu, nous ne serions nullement disposés pour acquérir les autres. Qu'est-ce qu'un homme qui, n'étant pas restreint par les règles de l'abstinence, prend ses passions pour guides et se livre sans frein à tous ses désirs déréglés ? Il ne mérite pas seulement le nom d'homme puisqu'il ne se conduit pas par les lumières de la raison, comment mériterait-il le nom de chrétien ?

Un chrétien est un homme élevé au-dessus de la nature de l'homme, dégagé de l'esclavage des sens, vivant plus dans l'esprit que dans la chair, plus dans le ciel que sur la terre ; les biens de la terre sont à ses yeux comme de la boue ; les honneurs du monde, une apparence trompeuse ; les plaisirs déréglés, une horreur. Il juge de tout à la lumière de l'éternité ; la doctrine et les exemples de Jésus-Christ sont la règle de sa conduite. Il ne voit rien de grand que Dieu ; c'est à Dieu seul qu'il veut plaire. Cette première notion du chrétien renferme nécessairement la pratique de l'abstinence. [...]

Il faut donc participer à l'Esprit de Dieu, il faut que par la pratique de l'abstinence et du renoncement à soi-même, on soit mort à tous les désirs de la chair pour posséder la science de Dieu dans quelque degré de perfection, et ce n'est qu'à proportion des efforts qu'on fait pour se vaincre et se dompter soi-même, qu'on peut parvenir à ce que cette science a de plus sublime.

Ne nous contentons pas de nous abstenir de ce qui paraît à l'extérieur de vicieux en nous ; ce ne serait qu'un travail superficiel. L'abstinence demande que nous creusions plus avant en nous-mêmes et que nous déracinions courageusement de nos cœurs, non seulement toute affection déréglée, incompatible avec l'état du salut, mais encore cette foule d'attaches, de désirs, de penchants qui, sans être des péchés, tendent au péché, nous détournent du bien, et nous rendent incapables de recevoir la lumière de Dieu.

[...] Que n'avons-nous pas à quitter, à perdre, à sacrifier, pour retracer en nous Jésus-Christ, le divin modèle de tous les chrétiens, pour pratiquer sa doctrine, pour marcher sur ses pas, pour entrer dans ses sentiments, pour agir par son Esprit, pour nous conformer en tout à sa volonté, pour être en lui une même chose avec Dieu ; en un mot, pour être de parfaits chrétiens ? Quel renoncement continuel à nous-mêmes ! Quelle vigilance sur nos paroles, nos pensées, nos désirs ! Quel sacrifice de nos affections les plus innocentes ! Quel esprit de pénitence et de mortification ! Quelle guerre implacable à soutenir contre l'amour secret de nous-mêmes qui se recherche en tout, qui s'offense de tout, qui se fait sans cesse illusion ! Quelle attention pour accorder à la nature que le nécessaire, ou du moins que ce qui convient à ses besoins ! Quel dégagement des sens, de son propre esprit ! Quelle spiritualité surnaturelle et divine !

7^e lettre circulaire, 29 mai 1805, in Lettres circulaires, passim, p. 215 – 218

L'extrait de cette lettre est un commentaire de la 2^e Pi 1, 5 – 8. P. de Clorivière nous appelle à la sainteté par la pratique des vertus qui donnent chair à la foi en Jésus-Christ. Après une réflexion sur

les vertus dont la finalité est de mieux connaître le Seigneur, il développe dans son troisième point une réflexion sur l'abstinence, c'est-à-dire sur la pratique de la sobriété.

Notre fondateur n'entend pas seulement l'abstinence dans le sens d'une limite d'excès de table qui peuvent nuire à notre santé ou qui enfreignent les lois de l'Eglise appelant au jeûne et à l'abstinence. Il donne au mot abstinence le sens plus large de tempérance ; nous parlerions aujourd'hui de sobriété.

Celle-ci est faite d'humilité, de modération, de chasteté dans le sens le plus large du terme : respect des biens et des personnes. L'abstinence est évidemment en relation avec la justice. Et les applications qu'il donne font écho aux abus tant dénoncés aujourd'hui, et qu'il condamne sans ambages.

Pierre de Clorivière prend alors de la hauteur pour nous rappeler que le chrétien ne peut être esclave de ses sens, car il a « *une vocation qui doit le mener au ciel* ».

L'abstinence a pour objet et fin de nous rendre vraiment spirituels, dégagés de « *toute affection basse et vicieuse* » (p. 216).

La connaissance de Dieu est rendue possible grâce à la pratique de l'abstinence, car elle nous permet de nous ouvrir aux dons de Dieu. L'abstinence nous façonne un cœur docile, détaché « *des vaines douceurs de la vie* » comme le suggère Isaïe 28,9, auquel il se réfère.

Seuls les progrès de la pratique de l'abstinence soutiennent nos efforts pour mieux connaître Dieu. Nous dégager des choses créées et de nous-mêmes, nous permet de ne nous attacher qu'à la volonté de Dieu (cf Principe et fondement, Ex. spir.23)

Clorivière cite alors la 1^e Co 2,14 : « *l'homme animal* (NDLR : l'homme psychique, disent les traductions contemporaines ; c'est-à-dire : l'homme laissé à ses seules ressources humaines) *ne peut concevoir ce qui est de l'Esprit de Dieu* ». Et il conclut son raisonnement en nous appelant à participer à l'Esprit de Dieu. Cette participation requiert que nous mourions à tous les désirs de la chair ; c'est à proportion de nos efforts pour nous vaincre nous-mêmes que nous atteindrons la science de Dieu, c'est-à-dire sa connaissance.

Mais l'abstinence extérieure est insuffisante et « *superficielle* » : elle demande que nous creusions davantage en nous-mêmes pour déraciner de notre cœur « *toute attache dérégulée, désir, penchants qui, sans être des péchés, y tendent, nous détournent du bien et nous rendent incapable de recevoir la lumière de Dieu* » (p 218).

La sobriété à laquelle Clorivière nous invite doit être totalement centrée sur le Seigneur. Elle nous conduit à « *une spiritualité surnaturelle et divine* ». Elle est un acte religieux, un acte de piété, à comprendre dans le sens large qu'il lui donne : être tourné non seulement vers le Créateur, mais encore vers ses créatures que sont nos frères et sœurs. Et, comme il le dit encore dans cette lettre, « *un amour n'est surnaturel que lorsqu'on aime universellement tous les hommes sans distinction* ». En langage d'aujourd'hui, nous parlerions de justice et de partage.

Michel Van Herck, pcj

Questions pour un partage en groupe ou avec l'accompagnateur

- l'Évangile nous appelle à vivre le jeûne et l'abstinence tout particulièrement en carême. Dans quel esprit vivons-nous cette pratique ? De la négligeons-nous pas ?
- *Laudato si* nous invite à réviser notre style de vie personnel et sociétal. Que faisons-nous comme changements personnels ? Que proposons-nous aux chrétiens qui nous entourent ? À quelle révision de nos modes de vie appelons-nous nos contemporains ?